

70.022 SA 5:10

Überlicht von Verfasser

Acta orientalis I



Prof. Arthur Christensen.

Raadhusvej 51
Charlottenlund.
Dänemark.

Les sots dans la tradition populaire des Persans.

Par

Arthur Christensen.

La finesse et la sottise, il y a là une source inépuisable de motifs de contes populaires. Le narrateur et ses auditeurs se réjouissent des aventures du héros habile qui surmonte, par sa finesse, toutes les difficultés et tous les dangers, triomphe de la force brutale des tyrans, des bêtes sauvages et des démons et gagne le bonheur; ils admirent la ruse des fourbes audacieux, se divertissent du niais veinard dont les actions absurdes ne manquent jamais d'entraîner des conséquences heureuses tout inattendues, et se pâment de rire des sottises des nigauds et des situations comiques qui en résultent, étant eux-mêmes, heureusement, trop intelligents pour commettre de telles bêtises. Les contes ayant la finesse pour thème sont sérieux ou comiques, les contes de sots sont — en dehors des légendes religieuses qui s'en servent parfois — toujours des contes pour rire.

Le type du sot se confond quelquefois, surtout en Orient, avec un type bien différent, celui du fou sage, dont les actions, sottes en apparence, renferment un trait d'esprit. Un tel type bâtard, dans lequel entre comme troisième élément la friponnerie plaisante, se trouve dans le personnage légendaire connu sous les noms de Ĵuĥa chez les Arabes, du Khodja Naĥr-ed-din chez les Turcs.

Le thème de la sottise humaine subit de nombreuses variations, chaque motif appartenant à ce genre étant construit sur un raisonnement niais, exprimé par une remarque ou une action ridicule. Le comique est rehaussé, si le nigaud, en faisant une action sotte, croit faire preuve d'une finesse toute particulière; c'est le cas par exemple des Schildbürger qui, ayant caché leur cloche au fond de la mer,

marquent d'une entaille l'endroit dans le bord de leur bateau, par lequel ils ont fait descendre la cloche, afin de la retrouver plus tard. On pourrait qualifier de 'sottise ingénieuse' cette espèce raffinée du genre.

Le plus souvent, chaque motif de sottise constitue à lui seul une anecdote indépendante, mais on a aussi des contes dans lesquels une série de motifs de sottise sont reliés entre eux au moyen d'un motif-cadre. Les traditions populaires aiment, d'autre part, à grouper les anecdotes de sottise autour d'un même personnage historique ou légendaire, ou d'une classe spéciale, ou bien de les attribuer aux habitants d'une certaine contrée. On a ainsi des sottisiers individuels (Juha-Naṣr-ed-din), sociaux (les paysans; les tisserands dans les contes indiens etc.) et locaux (les Abdérites chez les Hellènes de l'antiquité, les 'hommes sages de Gotham' chez les Anglais, les habitants de Sainte-Dode et autres parmi les Français, les habitants de Kampen en Hollande, les Molbos au Danemark etc.). Parfois c'est aux habitants d'un pays ou d'un village imaginaires qu'on attribue ces drôleries; ainsi les Allemands ont inventé les Schildbürger et les Lalebürger.

Il n'y a pas de raison pour croire que toutes les facéties de ce genre aient une même origine. La disposition à se railler de la sottise est aussi universelle que la sottise elle-même. Un motif réussi se propage aisément, en suivant les voies ordinaires de la migration des contes. Il est de fait que beaucoup de contes de sots qui se retrouvent un peu partout dans le monde sont venus de l'Inde, où le genre était très en vogue. Nous en trouvons un certain nombre dans les ouvrages indiens destinés à enseigner la sagesse et la bonne conduite (*nīti*), tel le Kathāsaritsāgara de Somadeva. Sans nul doute, ces contes de sots ont été puisés dans la tradition populaire, ayant servi à l'amusement du peuple avant d'être employés dans la littérature didactique pour illustrer l'inconsidération dont il faut se garder. Plus tard, le bouddhisme s'en est emparé et a donné aux sottises classiques une application religieuse parfois très forcée. C'est sous cette forme que beaucoup de contes de sots communiqués par

Somadeva se retrouvent dans le Po Yu King chinois,¹ et M. Joh. Hertel a démontré² que les contes de sots du Kathasaritsāgara et du Po Yu King remontent à une source indienne commune composée avant l'an 492 après J.-C. Il est possible que quelques-uns des contes de sots indiens soient venus en Europe par la voie du nord, c.-à-d. aient passé de la Chine par la Mongolie et la Sibérie. Ce qui est certain, c'est que la plupart d'eux se sont propagés, par la littérature ou oralement, à travers l'Asie antérieure jusqu'en Europe et en Afrique du Nord.

Outre ces contes de sots d'origine indienne il y en a d'autres qui sont nés chez les différents peuples de l'Asie antérieure et de l'Europe, en partie, probablement, d'après le modèle des contes importés de l'Inde, et dont quelques-uns se sont transmis de même de peuple en peuple, tandis que d'autres, plus intimement liés à une certaine civilisation (p. ex. aux rites musulmans) n'ont pu franchir les frontières de ce milieu spécial. Bien des questions concernant la migration des contes de sots sont encore à examiner, p. ex. s'il y a quelque rapport entre les anecdotes grecques de ce genre recueillies dans les derniers siècles de l'antiquité et les contes indiens, et si, dans les temps modernes, des contes de sots européens ont été transportés en Orient et s'y sont propagés.

Il faut se garder, du reste, de vouloir trouver des dépendances chaque fois qu'il y a identité de motif dans les contes de sots comme dans d'autres espèces de contes populaires. Il y a des motifs de sottise très simples et qui se rencontrent souvent dans la vie réelle. Il va sans dire qu'un tel motif peut apparaître indépendamment partout. Je vais citer un exemple. Le motif : semer des objets qui ne peuvent pas germer, est très commun par tout le monde. Dans les contes de sots c'est tantôt (dans une ancienne tradition indienne)

¹ E. Chavannes, Cinq cent contes et apologues extraits du Tripiṭaka chinois. I—III. Paris 1910—11.

² Ein altindisches Narrenbuch. Ber. über die Verhandl. d. kön. sächsischen Ges. d. Wissensch. zu Leipzig, 1912.

des graines de sésame rôties, tantôt du sel qu'on sème, ou bien on sème du fromage pour avoir des bœufs ou des plumes pour avoir des poulets etc. On serait tenté de voir là un motif né à l'Inde, qui se serait propagé en subissant des adaptations diverses chez les différents peuples. Or, il est arrivé à un de mes amis d'entendre le dialogue suivant entre deux fillettes d'environ 3 ans : 'Dans mon petit jardin, je sèmerai des radis.' — 'Et moi, je sèmerai des crevettes.' On voit que le motif peut naître toujours de nouveau.

Depuis quelques années beaucoup de matériaux relatifs à la tradition populaire des Arabes et des Turcs ont été rendus accessibles aux traditionnistes. La Perse, premier chaînon de jonction entre l'Inde et l'Occident, a été bien moins examinée sous ce rapport. Je donnerai, dans les pages suivantes, les résultats de mes recherches sur un domaine circonscrit de la tradition populaire des Persans, celui des contes de sots.

Le héros des contes de sots persans est parfois un 'homme', un 'personnage' ou un 'sot' anonyme. Mais il y a des individus, des classes sociales et des peuples à qui les Persans aiment à attribuer les sottises. Mu'awia et Yāzīd, les deux premiers califes de la dynastie des Umayyades, particulièrement détestés par les chiïtes, sont livrés, de cette manière, à la risée de tout le monde. Je n'ai trouvé, d'autre part, aucune anecdote, ayant pour thème la sottise proprement dite, qu'on ait attribué à Jūhī — Jūḥa-Naṣr-ed-dīn sous son nom persan.¹ Parmi les classes de la société qui attirent sur elles les motifs de sottise, les maîtres d'école sont au premier rang; quelquefois les étudiants en théologie sont mis en jeu. Enfin, quant à l'attribution locale des contes de sots, ce sont surtout les habitants du pays de Māzāndārān et ceux de la ville de Ḥoms (Emesa) dont la sottise est devenue légendaire. On s'égaie également aux dépens des hommes de Qazvīn et des rustres des tribus des Lurs, et, parfois la malice

¹ Voir mon article 'Jūhī in the Persian Literature' dans 'A Volume of Oriental Studies presented to Professor E. G. Browne' (Cambridge 1922).

populaire a cherché ses victimes parmi les Arabes, les Turcs et les gens de l'Hindoustan.

Je commencerai par les contes persans du genre en question dont l'origine indienne doit être considérée comme certaine.

1. Un Māzāndārānien trouva dans la rue un miroir. En y regardant, il vit sa propre image, et croyant que c'était là une autre personne, il dit : 'Excusez-moi, je ne savais pas que ce miroir était à vous.' Et il laissa le miroir et s'en alla. (Riyāz-el-ḥikāyāt VI. 40.) Nasr n° 311

La même anecdote : Leszczyński, Persische Schnurren, no. 50, d'après un manuscrit du Sayyid Muhammad Ali Dschemalzadeh, où le héros est un homme de Qazvīn.

Dans le Tripiṭaka chinois (Chavannes, II, no. 271) l'histoire est racontée presque sous la même forme : Un homme trouve un coffret plein de bijoux; un miroir est appliqué au-dessus des bijoux et les recouvre comme un couvercle. En voyant son image dans le miroir, il croit que le possesseur de la cassette se trouve là-dedans et s'excuse devant lui.

2. (Résumé.) Une personne à laquelle on a recommandé de garder la porte, prend la porte sur son dos et s'en va avec elle. (Lorimer, Persian Tales, Londres 1919, p. 133 sq.) 1611

Ce motif constitue un des contes du Kathāsaritsāgara (LXII, 209) et du Tripiṭaka chinois (Chavannes, no. 281); voir Hertel, Ein altind. Narrenbuch, p. 33. Il se trouve dans le sottisier arabe de Juḥa, puis en Italie, en France, en Angleterre, chez les Lettons etc.; voir les matériaux rassemblés par Köhler-Bolte dans la Zeitschr. des Vereins für Volkskunde, VI, p. 73; Köhler, Kleinere Schriften, I, p. 99 et 341; Mouliéras, Les fourberies de Si Djeh'a, notes de M. Basset, p. 18; Wesselski, Der Hodscha Nasreddin, II, p. 182 (no. 345): Aarne dans les FFC. III, p. 57 sq., V, p. 145. En outre : Dirr, Kaukasische Märchen, no. 78.

Dans la version donnée par M. Lorimer, le motif en question a été combiné avec le motif bien connu de la femme sotte que son mari, craignant qu'elle ne trahisse un vol commis par lui, fait

assister à un événement en apparence surnaturel (pluie de sang, pluie de poissons etc.), et qui, en disant que le forfait de son mari a été commis au jour même où a eu lieu cet événement surnaturel, est considérée comme une folle dont la parole n'est pas digne de foi. Je n'examine pas ce motif ici, parce qu'il n'est pas un motif de sottise proprement dit, l'intérêt principal résidant dans la fourberie du mari plutôt que dans la sottise de la femme.

3. (Résumé.) Un homme ayant délivré un ours d'un serpent, l'ours, par reconnaissance, suit son sauveur comme un esclave. L'homme, malgré les avertissements d'un sage, ne veut pas chasser l'ours de sa maison. Enfin, un jour, l'homme s'étant endormi, l'ours chasse les mouches de son front, mais comme les mouches deviennent de plus en plus gênantes, il saisit une grosse pierre et la lance contre les mouches qui s'envolent, mais le visage de l'homme est écrasé par la pierre. — Cette histoire, interrompue maintes fois par de longues déclamations morales et philosophiques, est à lire dans le 2^e livre du *Mātnāvī* de Ĵālāl-ed-dīn Rūmī (II, p. 144 sqq. de l'édition de Bombay 1310 A. H.; *The Masnavī*, Book II, transl. by C. E. Wilson, I, p. 167—185), composé environ en l'an 1265 de notre ère. Le poète raconte cette anecdote pour démontrer qu'il ne faut pas se lier d'amitié avec les sots.

Dans une version kirmānie (Lorimer, *Pers. Tales*, p. 70) c'est un jeune imbécile qui tue sa mère en voulant écraser, au moyen d'une pierre, l'essaim de mouches qui bourdonnent autour du visage de celle-ci.

Cette fable bien connue existe dans des ouvrages indiens composés avant le 5^e siècle de notre ère, le *Pañcatantra* (*Textus ornatior*, I, 30, trad. allemande de Rich. Schmidt, p. 132—133; l'action accomplie par un singe), le *Makasa-Jātaka* (trad. allemande de M. Dutoit, I, p. 200), et le *Rohiṇī-Jātaka* (Dutoit, I, p. 202), où l'action est accomplie par un jeune homme et une jeune esclave respectivement. Dans toutes les trois versions, la morale ajoutée est la même : mieux vaut un ennemi intelligent qu'un ami sot. Le conte se trouve d'abord dans les différents remaniements du *Pañcatantra* (*Kalila wa Dimna*

etc.; c'est l'avant-dernière histoire du 1^{er} livre du remaniement persan dû à la plume de Ḥusain Vā'iz, portant le nom d'Anvār-i-suhāili, où l'ours a déjà remplacé le singe de l'original indien), puis dans le sottisier de Ĵuḥa-Naṣr-ed-dīn (Mouliéras, Fourberies, notes de M. Basset, p. 57, note 1; Wesselski, no. 280/et 428, et notes, II, p. 211, où les parallèles sont énumérés). Parmi toutes les versions européennes la plus connue est celle de La Fontaine (Fables, VIII, 10), qui a conservé la morale de sa source indienne :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

4. A. Un homme courageux avait grimpé à un arbre et, étant assis sur une branche, coupait à la racine cette même branche. Un homme, qui passait par hasard, lui dit : ,Ô homme, étant assis sur une branche tu coupes cette même branche; lorsque la branche tombera, tu tomberas à terre toi-même.' L'autre dit : ,Va et ne t'occupe pas de ce qui n'est pas ton affaire. Si tu es un devin, va et trouve quelque trésor pour toi-même.' Et il n'écouta pas les paroles de l'étranger et continua son travail, jusqu'à ce que la branche fut à moitié coupée et se rompit, et l'homme tomba à terre. Il se releva en un saut et courut après l'autre, et quand il l'eut atteint, il saisit le pan de sa robe et dit : ,Tu es certainement un imām ou bien le lieutenant de l'imām.' Et quoique l'autre l'assurât qu'il n'était pas un imām, il ne le croyait pas sur parole. (Ĵāvāhir-el-uqūl, p. 33 de l'édition de 1301 A. H.)

O. Mann, *Kurdisch-persische Forschungen*, II (Dialectes des Lurs, Mamassāni), p. 3 est essentiellement identique avec la version précédente.

B. (Résumé.) Un voyageur dit à un colporteur du pays des sots que, lorsqu'il arrivera au pied d'une certaine montagne, son âne lui montrera les dents, au milieu de la route l'âne braira, et étant arrivé au sommet l'animal tombera dans la poussière, et au même instant le colporteur mourra. L'âne, en effet, montre les dents au colporteur, puis braît, tombe enfin dans la poussière, et aussitôt le



colporteur se laisse tomber et se croit mort. Un loup déchire et dévore son âne, et il dit : ,Si je n'étais pas mort, je ne t'aurais jamais permis de manger mon âne.' Puis le voyageur arrive et demande au prétendu mort ce qu'il lui donnera en récompense pour être ressuscité, et le colporteur lui ayant promis le bissac et toutes ses marchandises, il dit seulement : ,Tu es rendu à la vie; lève-toi!' et le colporteur se lève et s'en va. (Lorimer, *Pers. Tales*, p. 156 sqq.)

Dans les nos. 4 A et B nous avons les fragments d'un conte répandu par tout l'ancien monde et qui, dans sa forme complète, est combiné de trois motifs : 1. Le sot coupe la branche sur laquelle il est assis et tombe à terre. 2. Les détails d'une prédiction s'étant réalisés, il se croit mort. 3. Il montre à ceux qui le trouvent le chemin par où il allait dans son vivant. — On trouve parfois le premier motif isolé (Aarne, *FFC.* III, p. 47, type 1240; V, p. 117), parfois le troisième, varié de diverses manières (Wesselski, *Der Hodscha Nasreddin*, no. 121 et notes, I, p. 239); on trouve les combinaisons 1 + 2, 2 + 3, 1 + 3, et enfin, très souvent, les trois motifs combinés (Wesselski no. 49 et notes, I, p. 216 sqq., et no. 447). Aux versions comprenant les trois motifs, que M. Wesselski a notées, il faut ajouter: *Bharaṭakadvātriṃśikā* (les 32 histoires relatives aux moines mendiants), ouvrage sanscrit de date inconnue, mais relativement récent, voir A. Weber dans les *Monatsberichten der Berliner Akad.*, 1860, p. 71 sqq.; Radloff, *Proben d. Volkslitt. d. nördl. türk. Stämme*, VI, *Übersetzung* p. 231 sqq. (variation dans le motif 3).

La combinaison 1 + 2 + 3 existe sous deux formes. I. (*Bharaṭakadvātriṃśikā*) : Le sot étant assis sur la branche qu'il est occupé à couper, un passant lui dit qu'il tombera avec la branche et mourra. Puis, étant tombé, il pense que si la première partie de la prédiction s'est réalisée, la seconde partie a dû également être accomplie, et qu'en effet il est mort. Des moines arrivent et se prennent de querelle, s'ils doivent porter celui qu'ils croient mort à droite ou à gauche. Le soi-disant mort met fin à la dispute en disant : ,Lorsque j'étais vivant, j'allais toujours à gauche.' II. (toutes les autres versions connues) : Le passant dit au sot qui coupe la branche sur laquelle il est assis,

qu'il tombera, et comme le sot ne se soucie pas de l'avertissement, il s'en va. Le sot tombe, court après le passant, l'atteint et, croyant qu'il est un prophète, il lui demande quand il — le sot — mourra. L'autre, pour se tirer d'affaire, lui indique le présage de sa mort (p. ex. qu'il mourra après le troisième braiment ou le troisième pet de son âne). Le présage s'étant accompli, le sot se croit mort. La fin de l'histoire comme dans la forme I. — Dans la forme I, les événements se déroulent d'une manière naturelle et logique. La forme II renchérit sur l'effet comique par une amplification qui rend la connexion entre les deux premiers motifs moins serrée. Il est évident, que la forme I est plus primitive que la forme II, et comme la première n'est connue que dans une version indienne, il est probable que la combinaison des trois motifs est d'origine indienne. Il est à présumer, du reste, que la transition de I à II s'est effectuée déjà sur le terrain indien : dans la version de Swynnerton, *Romantic Tales from the Panjāb*, et dans la 6^e aventure du Gourou Paramarta,¹ nous avons la forme II, avec des variations dans la fin.

La combinaison des trois motifs sous la forme II se trouve dans une version afghane inédite, notée par M. Andreas. Chez les Persans, nous constatons l'existence du premier motif dans le 13^e siècle de notre ère: le poète Sa'dī y fait allusion dans son *Būstān* (composé en 1257), éd. de Graf p. 85:

Un homme, étant assis sur la branche [d'un arbre], coupait à la racine cette branche. Le maître du jardin le regarda et dit : „Si cet homme-là fait du mal, ce n'est pas à moi, mais à lui-même qu'il nuit.“

La variation du motif 3 que nous avons rencontrée dans le no. 4 B, se retrouve dans le sottisier de Juḥa (éd. de Beirut no. 98).

¹ Quant à ce livre tamoul, mis par écrit au 18^e siècle par le P. Beschi, il n'est pas bien certain, si le Père savant a réellement puisé ses matières dans la tradition populaire des Tamouls, ou s'il a composé son roman facétieux de motifs rapportés de l'Europe. Oesterlèy (*Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch.*, I, Berlin 1881) a apporté, cependant, des arguments solides en faveur de l'origine indienne des traditions mises à contribution par le P. Beschi.

A comparer en outre: Köhler, Klein. Schriften, I, p. 51, 135, 486, 505.

Après les contes originaux de l'Inde, je vais citer quelques anecdotes persanes construites sur des motifs dont les plus anciennes versions connues proviennent de l'Europe antique.

5. On raconte que Yāzīd ibn Mārwan¹ portait toujours une chaîne d'argent autour de son cou. On lui en demanda la raison, et il dit: „Je me suis muni d'une marque distinctive pour ne pas me perdre.“ Une nuit, tandis qu'il dormait, son frère délia la chaîne et l'attacha autour de son propre cou. Yāzīd, en s'éveillant et en voyant la chaîne autour du cou de son frère, dit: „Si tu es moi, qui suis-je donc?“ (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 16).

6. Un homme alla loger dans un moulin et dit au meunier: „Éveille-moi demain matin de bonne heure.“ Lorsqu'il se fut endormi, le meunier lui ôta le bonnet et lui plaça son propre bonnet à la tête. A l'aube du jour il le réveilla. Quand l'homme eut marché quelque temps, et qu'il fut devenu tout-à-fait jour, il arriva au bord d'une rivière. Il regarda son image dans l'eau, et voyant sur sa tête le bonnet du meunier, il dit: „Je lui avais dit de me réveiller, et il s'est réveillé lui-même.“ Puis il retourna au meunier et le gronda: „Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?“ (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 48 et Laṭā'if u zarā'if, p. 69; à comparer le no. 53 de mes „Contes persans en langue populaire“, Det kgl. danske Vid. Selskab, hist.-fil. Meddel. I. 3.)

7. Deux Māzāndārāniens dormaient sur le même coussin. Un d'eux sentit que sa tête lui démangeait. Il commença de gratter la tête de son camarade. Celui-ci lui dit: „Pourquoi m'as-tu éveillé en me grattant la tête?“ L'autre dit: „Je croyais que je me grattais la tête à moi-même, mais j'ai beau gratter, cela ne sert à rien.“ (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 17.)

¹ Il y a erreur dans la généalogie. Il s'agit, je pense, de Yāzīd ibn Mu'awia, second calife de la dynastie des Umayyades. Un Yāzīd ibn Mārwan ne m'est pas connu.

Nous avons ici un motif très commun dans les contes de sots de tout le monde : ne pas se connaître soi-même à cause de quelque changement dans son extérieur. Dans le no. 7, variation assez insipide, ce dernier trait manque. Le motif existe dans une collection de facéties grecques datant, probablement, des derniers temps de l'antiquité, le Philogelos, Hieroclis et Philagrii Facetiae, ed. Alfred Eberhard (Berol. 1869), anecdote 56 : Un sot (*σχολαστικός*), un homme chauve et un barbier voyageaient ensemble, et, faisant halte dans un endroit désert, ils convenaient que chacun d'eux veillerait pendant quatre heures pour surveiller le bagage. Comme ce fut le sort du barbier de veiller le premier, celui-ci, pour faire passer le temps, se mit à raser la tête du sot dormant, et lorsque les heures étaient passées, il l'éveilla. Le sot se frotta la tête comme on fait en sortant du sommeil, et, sentant qu'il était lui-même tout dépourvu de cheveux, il dit : ,Ô la grosse bête de barbier ! il s'est mépris et il a éveillé le chauve au lieu de moi.'

J'ai donnée une série de parallèles orientaux et occidentaux p. 127 sq. de mes ,Contes persans'. Il est à remarquer, que les versions européennes sont généralement plus proches de l'ancienne anecdote du Philogelos que ne le sont les versions persanes.

Variation danoise : ,Les jambes étrangères', conte de Molbo ; à comparer Tang Kristensen, Molbo- og Aggerbohistorier I, no. 126.

8. Un homme arriva à un bassin et vit sa propre image dans l'eau. Il pensa que c'était un voleur et dit à ses enfants : ,Moi, je vais me plonger dans ce bassin, et lorsque le voleur en sortira, vous le battrez avec des bâtons.' S'étant plongé dans l'eau, tant qu'il chercha, il ne trouva personne. Il mit la tête au-dehors de l'eau, et alors les enfants le frappèrent beaucoup [en croyant qu'il était le voleur]. (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 42.)

L'anecdote se trouve aussi parmi mes ,Contes persans' (no. 49). C'est là l'histoire du troisième maître d'école du conte des trois maîtres d'école sots, dont le conte-cadre remonte à un ancien ouvrage indien, le Dharmaparikṣā d'Amitagati, composé en 1014 de notre ère. (Voir

N. Mironow, Die Dharmaparikṣā des Amitagati, Leipzig 1903; Hertel, Ein altindisches Narrenbuch, p. 42.)

9. Un maître d'école dit un jour à ses disciples : 'Chaque fois que j'éternuerai, vous frapperez des mains en disant seulement : 'A vos souhaits!' Or il arriva un jour que ce maître d'école vint au bord d'un puits et vit sa propre image. Il s'imagina qu'un voleur était caché dans le puits. Il attacha une corde autour de son corps et donna [le bout de la corde] aux mains des enfants [en disant] : 'Descendez-moi dans le puits, afin que j'en tire le voleur.' Lorsque le maître d'école fut au milieu du puits, il éternua. Les enfants lâchèrent la corde et commencèrent de frapper des mains, et le maître d'école tomba au fond du puits en criant, mais les enfants continuèrent de frapper des mains. (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 20.)

Voilà une combinaison des histoires du premier et du troisième maître d'école du no. 49 de mes 'Contes persans'.

Le motif : prendre pour un étranger sa propre image reflétée dans l'eau, motif qui a quelque affinité avec celui des contes précédents (5—7, surtout avec le no. 6) et en même temps avec celui du no. 1 de la collection présente, se trouve également dans le Philogelos (no. 33) : Le fils d'un sot jouait à la balle, et la balle étant tombée dans un puits, le fils s'inclina sur [le bord du] puits, et en voyant sa propre image, il pria [la personne qu'il supposait être dans le puits] de lui rendre la balle. Puis il se plaignit à son père, parce qu'elle ne lui avait pas été rendue. Le père s'inclina de même sur le [bord du] puits, et en voyant sa propre image, il dit : 'Ô maître de maison, rends la balle à l'enfant!' — Il n'est pas certain, cependant, que les anecdotes persanes descendent de l'anecdote du Philogelos; le motif peut bien être né indépendamment en divers endroits. A comparer une fable bien connue d'Ésope (339 et 213, Phèdre I. 4, La Fontaine VI. 7) et la fin du conte Pañcatantra I. 7. Chez Bar-Hebraeus, auteur d'une collection d'anecdotes en langue syrienne du 13^e siècle (Laughable Stories, by Wallis Budge, no. 583), le motif a pris la forme suivante : Un sot et sa mère voient leurs

Narr n° 477

Narr n° 311

images dans une cuvette et croient y voir un voleur et une femme de mauvaises mœurs. Pour le motif en question et pour la combinaison des deux motifs du no. 9, je renvoie d'ailleurs aux notes données p. 120—121 de mes 'Contes persans'. A ajouter : Kuka, *The Wit and Humour of the Persians* (Bombay 1894), p. 175, livre qui ne m'est pas accessible, et *Folk-Lore*, VI, p. 405—406 (*Simpleton Stories*, 4). Dans les 'Persian Tales' de M. Lorimer, p. 74, un sot prend son ombre pour un étranger.

Il y a ensuite des contes de sots persans dont je ne connais pas de parallèles anciens ni indiens, ni grecs. Quelques-uns sont nés, évidemment, dans le milieu islamique, et la pointe en est trop intimement liée à ce milieu pour permettre la propagation hors de lui. D'autres renferment des motifs connus en Occident. Je donnerai d'abord quelques contes qui se trouvent dans la littérature persane du 13^e, 14^e et 15^e siècle.

10. Quatre Hindous entrèrent dans une mosquée; dans leur adoration de Dieu ils exécutèrent les prosternations prescrites. Chacun d'eux fit son *takbîr* après avoir récité la formule de l'intention (*nīyat*) et commença sa prière avec componction et contrition. Le mouezzin étant arrivé, une exclamation échappa à un des hommes : 'Ô mouezzin, as-tu appelé à la prière? C'est le temps maintenant.' Alors un autre des Hindous ne pouvait s'empêcher de dire : 'Hé, tu as parlé, et ta prière a perdu sa vertu.'¹ Le troisième dit au deuxième : 'Ô mon oncle, pourquoi est-ce que tu blâmes cet autre? adresse le blâme à toi-même.' Puis le quatrième dit : 'Dieu soit loué que je ne suis tombé dans la trappe comme ces trois hommes !' Ainsi la prière de tous les quatre fut inutile, et les [trois] censeurs s'égareraient encore plus [que celui qui avait parlé le premier]. (Livre II du *Mātnāvī* de Ĵālāl-ed-dīn Rūmī; ed. de Bombay 1310 A. H., II, p. 68; traduction anglaise de Wilson, I, p. 264.)

¹ Si l'on parle au milieu de la prière, celle-ci perd sa vertu et doit être refaite.

Remarques le Contrefait. n. 31617 - 31723 (II, 206)
in Gerson, Essai sur la IV, 128/.

11. Un arabe avait chargé un chameau de deux gros sacs, dont un était plein de froment, l'autre sac était rempli de sable; il les avait placés tous les deux sur le dos du chameau. Lui-même était assis au-dessus des deux sacs. Un savant dans la science des traditions religieuses lui fit des questions. Il lui demanda quelle était sa patrie, et entama une conversation avec lui, et en le questionnant il perça mainte perle [de sagesse]. Puis il lui demanda : ,Ces deux sacs, de quoi sont-ils remplis? Dis-moi la vérité toute pure.' L'Arabe dit : ,Dans un de mes sacs il y a du froment, dans l'autre il y a du sable, non pas de la nourriture pour les hommes.' L'autre demanda : ,Pourquoi as-tu chargé [le chameau] de ce sable?' L'Arabe répondit : ,Afin que ce sac-là ne soit pas seul.'¹ L'étranger dit : ,Mets une moitié du froment dans l'autre sac à la manière des gens raisonnables, afin que les sacs soient allégés, et le chameau ait un moindre fardeau.' L'Arabe dit : ,Bravo, ô noble sage! Et avec une telle subtilité de pensée et un tel jugement fin tu vas à pied, [presque] nu et pauvre! Il eut pitié du sage, et le brave homme résolut de le faire monter sur le chameau. Puis il reprit la parole et lui dit : ,Ô sage aux beaux discours, explique-moi un peu ta situation. Ayant une telle intelligence et habileté, tu es sans doute un ministre ou un roi; dis-moi la vérité.' L'autre dit : ,Je ne suis ni l'un ni l'autre, je suis un homme du peuple. Regarde mon état et mon habit.' L'Arabe demanda : ,Combien as-tu de chameaux? combien de bœufs?' L'autre dit : ,Ni l'un ni l'autre, ne m'importune plus.' L'Arabe continua : ,Quels effets as-tu dans ta boutique?' L'autre dit : ,Comment aurai-je une boutique ou un magasin?' L'Arabe dit : ,Alors je te fait des questions sur ton argent. Combien as-tu d'argent? car tu es un voyageur solitaire dont les conseils sont agréables. Tu possèdes la pierre philosophale [qui change en or] le cuivre du monde. Ton intelligence et ton savoir sont des trésors de bijoux.' L'autre reprit : ,Par Dieu, ô chef arabe, il n'y a pas dans ma possession assez d'argent pour payer un souper. Je cours pieds nus et le corps nu; partout où l'on me donne du pain, là je vais. De toute cette sagesse et de tout ce savoir et mérite je n'ai d'autre

¹ C.-à-d. : afin qu'un sac soit mis en équilibre par l'autre.

profit que d'idées vaines et du mal de tête.' Alors l'Arabe dit : ,Va-t-en loin de moi, afin que ton malheur ne tombe comme une pluie sur moi. Éloigne de moi cette sagesse qui porte malheur. Tes paroles sont infortunées pour les hommes de ce temps. Va-t-en d'un côté, et moi j'irai de l'autre, et si tu avances, moi je retourne. Mieux vaut qu'un de mes sacs soit plein de froment et l'autre de sable, que [d'entendre] ces discours trompeurs.' (Livre II du Mātnāvi de Ĵālāl-ed-dīn Rūmī, éd. de Bombay, II, p. 72; trad. de Wilson, I, p. 277 sqq.) *Whitfield, I 101.*

Version en prose racontée dans un des dialectes tājīks du Fārs (Māzārmī), chez O. Mann, Kurd.-pers. Forschungen, I, p. 86 sqq. Là c'est un Turc qui voyage, monté sur un chameau qui porte un sac rempli de froment et un autre rempli de pierres. Suivant le conseil d'un passant, il jette les pierres et répartit le froment dans les deux sacs, mais ayant appris que le piéton sage est extrêmement pauvre, il verse de nouveau tout le froment dans un sac et remplit l'autre de pierres, croyant que l'intelligence et le bon sens porteront malheur.

12. Un homme de Qazvīn avait perdu un âne. [Pendant les jours suivants] il se promenait par la ville et rendait des actions de grâces. On lui demanda : ,Pourquoi rends-tu des actions de grâces?' Il dit : ,Parce que je n'étais pas monté sur l'âne; car en ce cas je me serais perdu moi-même il y a quatre jours.' ('Ubāid Zākānī, Laṭāif, p. 92 de l'éd. de Constantinople 1303 A. H. L'auteur est mort en 1370 ou 1371.)

= Christian, Monist, 29, n° 75

Versions persanes modernes : Riyāz-el-ḥikāyāt, XX, 40; G. Rosen, Elementa Persica, no. 73.

L'anecdote se trouve chez Bar-Hebraeus (Laughable Stories, Budge, no. 566) et dans le sottisier de Ĵuḥa-Naṣr-ed-dīn (Wesselski, no. 495), voir les notes de Wesselski, II, p. 230. *5.*

13. A. Un mouezzin appela à la prière, puis s'éloigna en courant, On lui demanda : ,Pourquoi est-ce que tu cours si vite?' Il répondit : ,On dit que ma voix sonne bien de loin, et je cours pour entendre ma propre voix de loin.' ('Ubāid Zākānī, Laṭāif, p. 84.)

Christian, Monist, 29, n° 75



B. Version moderne : Un mouezzin appela à la prière, puis s'éloigna en courant. On lui demanda pourquoi il courait. Il répondit : ,Je voudrais savoir, jusqu'à quelle distance on peut entendre ma voix.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 13.)

La version B reproduit probablement la forme originale de l'anecdote. C'est sous cette forme que l'histoire est racontée par Bar-Hebraeus (Laughable Stories, no. 587), dans le sottisier de Ĵuḥa-Naṣr-ed-dīn (Wesselski, no. 373) et dans les Contes du Sieur Gaulard; voir Wesselski, II, p. 191.

Christensen, Ubaid, 29, no 114 **14. A.** Un homme de Qazvīn avait perdu un anneau dans la maison et le chercha dans la rue, parce que [dit-il,] ,la chambre est obscure.' (ʿUbāid Zākānī, Laṭāif, p. 99.)

B. Version moderne : On raconte qu'une personne, qui avait perdu un anneau au-dehors de la maison, entra dans la chambre et se mit à le chercher là. On lui dit : ,Mais tu l'as perdu au-dehors de la maison, et tu le cherches au milieu de la maison!' Il dit : ,Il fait sombre au-dehors, mais la chambre ici est mieux éclairée. S'il plaît à Dieu, je le retrouverai.' (Laṭāif u ḡarāif, p. 39.)

Sottisier de Ĵuḥa-Naṣr-ed-dīn, Wesselski, no. 184.

Christensen, Ubaid, 29, no 46
Nasr no 80 **15.** Un homme de Qazvīn mit le pied droit dans l'étrier et sauta en selle de manière que son visage fut tourné vers la croupe du cheval. On lui dit : ,Tu t'es placé à l'inverse sur le cheval!' Il répondit : ,Je ne me suis pas placé à l'inverse, mais le cheval est gaucher.' (ʿUbāid Zākānī, Laṭāif, p. 87.)

Christensen, Ubaid, 29, no 129 **16.** Un homme de Qazvīn avait mal aux dents et se rendit chez un chirurgien. Celui-ci dit : ,Donne-moi deux āqčā,¹ alors j'arracherai la dent.' L'autre dit : ,Je ne te donnerai qu'un āqčā.' Mais, tourmenté par la douleur, il dut payer, malgré lui, les deux āqčā. Puis il tendit la tête en montrant au chirurgien une dent qui ne faisait pas mal. Le chirurgien l'arracha. Le Qazvīnien dit : ,Je me suis mépris', et lui montra la dent qui faisait mal. Le chirurgien

¹ Petite monnaie turque.

l'arracha. Le Qazvīnien dit : ,Tu as voulu m'écorder, et tu m'as pris deux āqčā; mais moi j'étais plus fin que toi : je t'ai joué un bon tour et j'ai eu la satisfaction d'avoir les dents arrachées pour un āqčā chacune.' (‘Ubāid Zākānī, Laṭāif, p. 100.)

17. A. Un Khorassanien se rendit au médecin et dit : ,Ma femme est tombée malade; que faut-il faire?‘ Le médecin dit : ,Reviens demain en apportant un urinal, afin que j'examine le cas, alors je dirai [ce qu'il faut faire].‘ Par hasard le Khorassanien tomba malade lui aussi, ce jour-là. Le lendemain il apporta l'urinal au médecin. Au moyen d'une ficelle il avait partagé en deux le contenu de l'urinal. Le médecin demanda : ,À quoi bon cette ficelle-là?‘ L'homme répondit : ,Je suis tombé malade moi-même; la moitié d'en haut de l'urine est la mienne, la moitié d'en bas celle de ma femme.' — Le lendemain, le médecin raconta cette histoire dans toutes les assemblées. Un homme de Qazvīn dit : ,Excuse-moi, notre maître, mais ce Khorassanien doit être peu intelligent : cette ficelle, l'a-t-il placée au-dedans de l'urinal ou au dehors?‘ (‘Ubāid Zākānī, Laṭāif, p. 97.)

B. Un homme de Qazvīn se rendit au médecin et lui expliqua sa maladie. Le médecin dit : ,Apporte demain un urinal, alors je te prescrirai une médecine.' Par hasard sa femme tomba malade la même nuit. Il se dit à lui-même : ,Je ferai d'une pierre deux coups.' Puis il versa l'urine de sa femme et la sienne dans un flacon. Le matin, il arriva au médecin et dit : ,Ce qui est en haut est mon urine à moi, et ce qui est en bas est celle de ma femme.' Un autre Qazvīnien, qui était présent, dit : ,Voilà du bon sens! C'est pour cela qu'on parle de la sottise des hommes de Qazvīn.¹ Si tu avais placé une ficelle dans le flacon, alors tu aurais bien fait.' Le médecin rit et dit : ,Tu as bien dit.' (G. Rosen, Elementa Persica, no. 74.)

J'ai entendu raconter autrefois, à Copenhague, la version suivante de l'anecdote en question : Un homme, qui croyait être malade, alla

¹ A comparer la formule : ,C'est avec raison qu'on nous appelle des sots' employée plusieurs fois dans le Philogelos, où un sot, par une remarque sottise, fait la critique d'un mot ou d'une action d'un autre sot (nos. 15 et 43).

Naar n° 419

Christians, Ubioid.
30. .. 108

Leszynski, n° 41

chez un médecin, qui lui ordonna de revenir le lendemain en apportant un urinal. Le lendemain, après la consultation, l'homme entra joyeux dans sa maison et dit à sa femme et à ses enfants : ,Soyez contents, nous sommes tous en bonne santé!'

18. Le fils d'un homme de Qazvīn tomba dans un puits. Le père dit : ,Mon cher fils, ne t'en va pas jusqu'à ce que je revienne avec une corde pour te tirer de là.' (Uḅāid Zākānī, Laṭāif, p. 84, reproduit textuellement ibid. p. 105.) *Mi'adom. n° 22*
un/mt. Kiblatun Page 2. 155

19. Un homme voulait faire sa prière dans la maison d'un Qazvīnien. Il demanda : ,Où est la qibla?' Le Qazvīnien répondit : ,Comme je n'habite cette maison que depuis deux ans, comment pourrais-je savoir où est la qibla?' (Uḅāid Zākānī, Laṭāif, p. 99.)

20. On demanda à un maître d'école : ,Qui est l'aîné, toi où ton frère?' Il répondit : ,Moi je suis l'aîné, mais lorsqu'il aura un an de plus, il sera de même âge que moi.' (Bāhāristān de Ĵāmī, éd. de Schlechta-Wssehrd, p. 72, trad. p. 83. L'auteur est né en 1414 et mort en 1492 de notre ère.)

La même anecdote (On demanda à un sot . . . etc.) dans le Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 24.

Ĵuḥa-Naṣr-ed-dīn, Mouliéras, notes de Basset, p. 70, note 5; Wesselski, no. 337 et notes, I, p. 282.

Contes persans tirés de collections modernes, mais dont il existe des versions orientales des 12^e—15^e siècles :

21. Un homme du peuple de Ḥoms regarda un jour un minaret, puis il dit à son camarade, qui était lui-même un homme de Ḥoms : ,Les hommes qui ont construit ce minaret doivent avoir été très hauts de stature pour avoir pu bâtir un minaret de cette hauteur.' L'autre dit : ,Tais-toi, ignorant! Il n'y a jamais eu des hommes aussi hauts que ce minaret, mais naturellement on a construit ce minaret à terre [dans la position horizontale], puis on l'a dressé en haut.'

(Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 36; l'anecdote est citée d'après le Šarḥ maqāmāt¹ du philologue arabe Al-Muḥarrizī, 12^e siècle de notre ère.)

L'histoire se trouve en outre chez Bar-Hebraeus (Budge, no. 605), dans le Nafhat-el-Yaman de Širwānī (Rescher, Die Geschichten u. Anekdoten aus Qaljubī's Nawādir u. Schirwānī's Nafhat-el-Jemen, p. 277), dans le sottisier de Ĵuḥa-Naṣr-ed-dīn (Wesselski, no. 127 et notes, I, p. 243) et chez Leszczyński, Persische Schnurren, no. 37 (d'après un manuscrit du Seyyid Dschemalzadeh); dans la dernière version il s'agit non pas d'un minaret, mais d'une cheminée de fabrique.

22. Un vaurien avait vingt ânes. Il était monté sur un d'eux, et toutes les fois qu'il comptait ses ânes, il obtenait le nombre dix-neuf. Tout confus il cherchait partout son âne, et ne le trouvait pas. Une personne lui dit : ‚Descends et compte.‘ Il descendit et trouva que le nombre était vingt. Il remonta sur l'âne, et alors, de nouveau, il n'y avait que dix-neuf animaux. Enfin il dit : ‚Il faut donc que j'aïlle à pied de crainte qu'un de mes ânes ne se perde.‘

23. Un homme dit à un architecte : ‚Construis-moi une maison à vingt chambres. La maison étant faite, il se plaça dans une des chambres et compta, et chaque fois qu'il comptait, il n'y avait que dix-neuf chambres. Il se fâcha contre l'architecte, qui dit : ‚Sors et compte.‘ (Les deux anecdotes ont été réunies sous le no. 25 du XX^e livre des Riyāz-el-ḥikāyāt.)

Le motif du no. 22, dont celui du no. 23 est une variation, se trouve chez presque tous les peuples de l'Europe et de l'Asie antérieure. Il s'agit souvent de montures (ânes ou chevaux), ou bien on compte le nombre des personnes présentes et s'oublie soi-même. Sous cette dernière forme le motif a été utilisé dans les aventures du Gourou Paramarta, et il n'est pas impossible qu'il appartienne en réalité à l'ancien stock des contes de sots indiens. D'autre part, le cas sera arrivé souvent dans la vie réelle, de sorte que le motif

¹ Šarḥ maqāmāt el Ḥarirī, v. Brockelmann I, p. 277, 294.

peut être né indépendamment en plusieurs endroits, et pour constater une dépendance entre les traditions, il faut examiner minutieusement les différentes versions pour trouver des concordances dans les détails. Une telle concordance existe entre notre anecdote no. 22 et la version de Bar-Hebraeus (Budge, no. 569), et une anecdote du sottisier de Ĵuĥa-Naĥr-ed-dĳn (Wesselski, no. 261) descend certainement de la même tradition. En outre, je renvoie aux matériaux donnés par Wesselski (I, p. 267 sqq.). A ajouter : Aarne, FFC. III, p. 49 (type 1287), V, p. 121; Hackmann, *ibid.* VI, p. 25; Knowles, *Folk-tales of Kashmir*, p. 322—323; Gaidoz et Sebillot, *Blason populaire de la France*, p. 112; *Revue des trad. pop.*, I, p. 335; *Folk-Lore*, VI, p. 405; Carnoy dans *la Romania*, VIII, p. 222 sqq. (no. 14. 2—3); *Mélusine*, II, p. 466; *Germania*, 26, 118; *Volkskunde*, *Tijdschr. voor nederl. Folklore*, I, p. 42; Nyrop, *Romanske Mosaiker*, p. 205—206; Tang Kristensen, *Molbo- og Aggerbohistorier*, I, no. 105; 'Iez Nez', conte de Molbo danois; Köhler, *Kleinere Schriften*, I, p. 436, et *Zeitschr. f. rom. Philologie*, III, p. 312—313; Kurzweil, *Lust-Haus d. heutigen Welt* (Hanau 1688), II, no. 65; Oesterley dans *la Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch.*, I, p. 50 sq.

24. Un jour le faucon de Mu'awia ibn Mārwan¹ s'envola. Mu'awia cria : 'Fermez la porte de la ville, que l'oiseau ne s'enfuie pas de la ville!' (*Riyāz-el-ĥikāyāt*, VI, 12.)

L'anecdote est racontée par Bar-Hebraeus (Budge, no. 573). En Europe une variation se trouve parmi les facéties des 'Mad Men of Gotham' (Hazlitt, *Shakespeare's Jest-Books*, III, no. 3) : Les hommes de Gotham tiennent un coucou enfermé derrière une haute haie, afin qu'il les amuse par ses chants; le coucou s'envole : la haie n'était pas assez haute.

25. On raconte que deux sots voyageaient de compagnie. L'un dit à l'autre : Je voudrais que Dieu le Très-Haut me fasse le possesseur de mille moutons et chèvres, afin que je profite de la laine,

¹ La généalogie est fautive. Il s'agit sans doute de Mu'awia ibn Abi Sufyān, premier calife de la dynastie des Umayyades. Voir la note p. 52.

Je demande.
Karakorum, 120. etc.

du lait et des chevreaux, malgré les envieux. L'autre dit : ,Je voudrais que Dieu le Très-Loué et le Très-Haut me donne mille loups voraces que je lancerai tous contre ton troupeau, afin qu'ils déchirent et dévorent tes moutons et tes chèvres un à un, malgré tous les gens avares [comme toi]. L'homme aux moutons reprit : ,N'as tu pas honte devant Dieu, de lancer tous les loups sur mon troupeau de moutons et de chèvres, et de détruire sans aucune utilité ma propriété? Une telle dureté de cœur ne s'accorde pas avec l'amitié et la camaraderie. L'homme aux loups dit : ,N'as tu pas honte devant Dieu, de vouloir boire tout le lait et manger tous les chevreaux et ne pas me prendre sous ta protection? L'homme aux moutons dit : ,Il n'est pas nécessaire, que je te prenne sous ma protection; tant que je n'ai pas donné à ma femme, à mes enfants et à mon autre famille la part que je leur dois, comment aurais-je des obligations envers un étranger? L'homme aux loups dit : ,Si tu me considères comme un étranger, je ne me soucierai jamais plus de toi, ni à présent, ni à l'avenir. De propos en propos ils en vinrent à se quereller violemment, jusqu'à ce qu'ils se frappent l'un l'autre à la tête et au visage et se jettent de la poussière aux yeux et à la bouche. Sur ces entre-faites, un vieillard arriva, qui portait un sac de cuir plein d'un miel excellent. Voyant que les deux hommes s'étaient pris au collet, il demanda le motif de leur querelle. Ils le lui expliquèrent. Le vieillard se fâcha tellement de leur sottise, qu'il tira son couteau et coupa son sac de cuir de haut en bas, de sorte que tout le miel coula à terre. ,Imbéciles que vous êtes, fit-il, que mon sang coule tout comme ce miel, si vous n'êtes pas tous les deux de grands sots! (Ḥikāyāt-i-laṭīf, Bombay 1898, p. 59 sq.)

Versions arabes : le Mustatraf d'El-Abšīhī (né environ 1388, m. env. 1446 de notre ère), t. I, p. 20; le sottisier de Ĵuḥa, voir Mouliéras, notes de Basset, p. 72, note 1, et Basset dans la RTP., t. XIII, p. 481 sq.

Versions européennes : 100 Merry Tales, no. 22 (Hazlitt, Shakespeare's Jest-Books, I, p. 42); The Mad Men of Gotham, no. 1 (Hazlitt, III, p. 3 avec les notes).

MS. no 159 v 160

Autres contes persans, publiés dans les temps modernes :

26. (Résumé.) Une corneille crie, perchée au haut d'un arbre. Les gens du village, ne comprenant pas ce langage, appellent leur cadî, qui, pour mieux entendre ce que dit la corneille, grimpe sur l'arbre. Il met la tête entre deux branches et essaie de saisir la patte de l'oiseau, qui s'envole. Les villageois, craignant que l'oiseau n'emporte leur cadî, saisissent celui-ci et tirent de toutes leurs forces, jusqu'à ce que le corps tombe à terre, tandis que la tête demeure suspendue entre les deux branches. Les villageois ne voient pas la tête, et une dispute s'élève entre eux : avait-il une tête auparavant, oui ou non ? Enfin ils s'en vont demander à la femme du cadî, qui répond qu'elle ne le sait pas pour sûr : ce qu'elle sait, c'est que, lorsqu'il mâchait son pain, sa barbe se remuait. (Lorimer, *Persian Tales*, no. 23.)

Le conte existe dans deux variations : 1. la tête arrachée entre deux branches d'un arbre, 2. un chasseur avançant sa tête dans le repaire d'une bête féroce, celle-ci lui arrache la tête. Versions orientales : sottisier de Ĵuĥa-Naĥr-ed-din, Wesselski, no. 374 et notes, II, p. 192; Mouliéras, notes de Basset, p. 43, note 2, p. 72, note 8; Basset dans le RTP. XIX, p. 313; en araméen moderne : Lidzbarski dans la Z. f. Assyriologie, IX, 562, et Geschichten u. Lieder aus den neuramäischen Handschriften (1896), p. 130; Dirr, *Kaukas. Märchen*, no. 84. Versions européennes : Hans Sachs IV, p. 73 sqq.; Garten-gesellschaft de Jakob Frey, no. 12, voir les notes de l'édition de Bolte, p. 220; 'l'Homme sans tête', conte de Molbo danois; Aarne, FFC. III, p. 47 (type 1241), V, p. 117; Hackmann, *ibid.* VI, p. 24.

Ce motif, dans le conte de M. Lorimer, est précédé de celui du cadî qui, interrogé par une personne aussi peu intelligente que lui, au sujet d'un fer-à-cheval trouvé par lui, dit que voilà la lune devenue vieille et tombée sur la terre.

27. Un homme creusait un trou dans sa maison. Pour savoir ce qu'il devait faire de la terre, il demanda conseil à un autre, qui dit : 'Creuse encore un trou pour y verser la terre.' (Riyāz-el-ĥikāyāt, VI, 51).

Abgeschr.

Contes de Juḥa, version serbe, Wesselski, no. 480, notes, II, p. 227; Cortegiano de Castiglione, éd. de Wesselski, I, p. 184, et notes, p. 302; Taylor's Wit and Mirth, no. 12 (Hazlitt, Shakespeare's Jest-Books III); Schildbürgergeschichte de la 2^e partie du Grillenvertreiber (Lalebuch, publ. p. Bahder, p. 196); Strackerjan, Abergl. u. Sagen aus Oldenburg, II, p. 284; ,le Trou', conte de Molbo danois.

28. Un homme dit à son semeur : ,Lorsque tu sèmes le coton, alors tu dois semer du coton battu, de sorte que nous n'ayons besoin d'un cardeur, et puis tu sèmeras un peu de vent frais avec le coton, afin que j'en aie pour la culture'. (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 11.)

Motif très répandu (semer des objets qui ne peuvent pas germer), mais qui peut avoir pris naissance indépendamment chez les différents peuples; voir les remarques introductoires, p. 45.

Dans le Tripiṭaka chinois (Stan. Julien, Les Avadānas, I, p. 229, no. 67; Chavannes, II, no. 260) un sot sème des graines de sésame rôties, parce que les graines de sésame sont de meilleur goût lorsqu'elles sont rôties.

Semer du sel : Aarne, FFC. III, p. 46 (type 1200), V, p. 114; Hackmann, ibid. VI, p. 24; Kirchhofs Wendunmuth, 1, 165; Lalebuch, éd. de Bahder, p. 54 sqq.; Vademecum (Copenhague 1781), no. 106; Dirr, Kaukas. Märchen, no. 80.

Semer du fromage pour avoir des bœufs : A. Kuhn, Sagen, Gebräuche u. Märchen aus Westfalen, I, p. 227; semer des ,graines de bœuf' : Müllenhoff, Sagen aus Schleswig, Holstein u. Lauenburg, p. 95, no. 111.

Semer des plumes pour avoir des poules : Reiser, Allgäu, 1, 508 — Semer de l'argent, des dents de veau, des épingles : Das Buch ohne Nahmen (Leipz. ca. 1750), no. 913; Bladé, Contes pop. de la Gascogne, III, p. 133, voir Köhler, Klein. Schriften, I, p. 135. — Le bouffon de la cour sème des fous : Vade mecum für lustige Leute, V (1775), no. 127. — Semer de la chair de porc : Wesselski, Der Hodscha Nasreddin, no. 423, et notes, II, p. 209.

29. (Résumé.) Un paysan arrive à la ville et y voit un minaret. Tout ébahi il le regarde et ne comprend pas ce que c'est, si c'est un arbre de lait caillé ou un puits récemment bâti que l'on a dressé en l'air pour le faire sécher. Un fripon qui passe et voit le paysan bouche béante devant le minaret, entame une conversation avec lui et lui dit que voilà une échelle du ciel par laquelle montent vers le ciel les prières des hommes, et descend du ciel le pain quotidien aux hommes. Le paysan voudrait qu'on eût dans son village une telle échelle. Alors le fripon lui vend pour une poignée de pièces d'or une quantité de graines de carotte, qu'il doit semer dans son village : il en poussera des échelles comme celle qu'il voit là devant lui. Le paysan, de retour au village, sème les graines et les arrose avec soin, mais ne voyant pas pousser des minarets, il perd patience à la fin et se met à creuser le sol. Il trouve une carotte et croit que c'est là un minaret qui n'est pas mûr, et qui pousse vers le bas au lieu de pousser en l'air : 'Hélas, j'ai tourné la graine à l'inverse en semant, et j'ai fait une récolte à rebours.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 32, conte en vers cité d'après le Mātnāvī d'un certain Fāzil Nārāqī.)

Kijla-E, 324/ 30. (Résumé.) Quelques Lurs, ayant entendu parler de l'effet salutaire de la prière et du jeûne, prennent la résolution d'envoyer un homme d'entre eux à Ispahan pour acheter de la prière et du jeûne, afin que Dieu leur pardonne leurs mauvaises actions. Le Lur arrive à la ville, amenant quelques moutons qu'il doit vendre pour payer, avec l'argent, la prière et le jeûne. Un farceur se fait préparer chez un boucher deux cruches remplies de guêpes vivantes et bien fermées, et les vend au Lur en disant qu'il y a là-dedans de la prière et du jeûne, et que ceux qui en désirent, doivent entrer dans une tente, se mettre à nu et ouvrir le couvercle des cruches. Le Lur revient avec les cruches. Les hommes s'étant mis à nu et ayant ôté le couvercle des cruches, les guêpes s'envolent et attaquent les Lurs, qui s'enfuient. (Conte dans la dialecte des Bakhtyāris chez O. Mann, Kurd.-pers. Forschungen, II, p. 71 sqq.).

Les habitants de Geisshausen envoient le maire et deux conseillers à Strasbourg pour acheter de l'intelligence pour eux tous; ceux-ci retournent en apportant une boîte d'où s'envole un canari (Alemania, XIII, p. 172). A comparer : Hovorka v. Zderas, Dalmatiner Volksagen u. Spottgeschichten, Zeitschr. f. österr. Volkskunde, I, p. 344; C. Schneller, Märchen u. Sagen aus Wälschtirol, p. 172 sq.; Köhler, Klein. Schriften, I, p. 324.

31. (Dans le pays des sots un mariage est célébré.) When evening came they brought the bride to lead her to the bridal chamber. Now the doorway was low and the bride was tall, and the villagers were greatly at a loss and said : 'What shall we do?' Some said they ought to cut off her feet and take her in; others wanted to cut off her head, and some thought it would be best to pull down the doorway. Then our traveller came up and asked : 'What will you give me if I do none of all these things and yet bring the bride into the chamber?' They gave him a great sum of money, and he stepped up to the bride and made her bend her head, and so led her in. (Lorimer, Persian Tales, p. 158 sq.)

Ce motif a quelque affinité — fortuite je pense — avec celui de la poutre qu'on essaie en vain de faire entrer par une porte en la mettant de travers : Müllenhoff, Sagen aus Schleswig, Holstein u. Lauenburg, no. 107; Bechstein, Sagenschatz d. Thüringerlandes, IV, p. 125 sq.; Strackerjan, Abergl. u. Sagen aus Oldenburg, 615 b. (II, p. 282); Maier, Sagen aus Schwaben, I, p. 322 (no. 403); Birlinger, Volkst. aus Schwaben, I, 435; Volkskunde, Tijdschrift f. nederl. Folklore, VI, p. 12; Tang Kristensen, Molbo- og Aggerbohistorier, I, no. 72.

32. Il y avait un homme qui, en se couchant, mettait des lunettes. On lui en demanda la raison. Il dit : 'C'est que, étant myope, je ne vois pas bien mes rêves sans lunettes.' (Riyāz-el-ḥikāyat, VI, 38.)

33. (Un homme avait une femme sotte.) The husband went to the bāzār to get the necessary supplies for the fast, clarified butter,

dried curds, lentils, pease : he brought these home and said to his wife : ,Now, don't touch these, I am keeping them for Long Ramazān.' Not long after this she was out on the roof one day and saw a very tall man coming down the lane; she called out : ,Brother, are you Long Ramazān?' ,Yes', said he. — ,May good befall you! Please come and take your goods and chattels out of my house, they leave me no elbow-room. I'll be glad to see the last of them. (Lorimer, Pers. Tales, p. 128.)

Motif très populaire en Europe, où les denrées sont mises de côté pour ,le long hiver' ou pour ,la vieillesse' etc.; Aarne, FFC., III, p. 55 (type 1541), V, p. 139; Hackman, *ib.*, VI, p. 29; Strackerjan, *Abergl. u. Sagen aus Oldenburg*, 615 p. (II, p. 292); Köhler, *Klein. Schriften*, I, p. 66 en bas.

Köhler, I, 341f.

34. Un homme se mit à bousiller le toit de sa maison. Ayant fini, il ne pouvait pas descendre du toit. On alla chercher un vieillard qui donna le conseil de jeter une corde sur le toit. L'homme lia la corde autour de son corps, puis on tira jusqu'à ce qu'il tomba, et il mourut. Les gens prirent le vieillard au collet. Il dit : ,J'ai tiré mon père d'un puits au moyen d'une corde, et il n'est pas mort.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 52).

Une variation de ce conte se trouve dans le sottisier de Ĵuḥa-Naṣr-ed-din, Wesselski, no 149.

35. Une corneille avait jeté ses excréments sur une muraille. Or, un Lur passa devant cette muraille. Il croyait que c'était là du lait caillé, et se mit à manger les excréments, puis il dit : ,Le lait caillé de cet homme là est du lait caillé, il est vrai, mais la pluie du printemps l'a détrempe, de sorte qu'il a perdu son goût.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 39).

36. Un an, un Lur acheta des figes noires et les mangea, et il les trouva très savoureuses. L'an prochain il revint, mais alors on avait apporté des aubergines au lieu des figes. Il croyait que c'étaient des figes qui étaient devenues plus grandes, et en acheta quelques-unes. Lorsqu'il les avait prises dans la bouche, il trouva

qu'elles étaient très insipides. Il les jeta en disant : ,En voilà pour le laveur de cadavres! plus grande tu deviens, plus médiocre tu deviens.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, XXI, 83.)

37. Un Māzāndārānien se rendit à la boutique d'un charpentier et lui dit : ,Fais-moi une porte.' Le charpentier dit : ,Va et apporte-moi la mesure.' L'homme retourna chez lui, prit la mesure avec les bras, et, les bras ouverts, il se remit en route pour aller à la boutique du charpentier en disant toujours : ,Ne me heurtez pas, que je ne perde pas ma mesure!' Enfin un âne le heurta, de sorte qu'il tomba, et il resta à terre les bras ouverts. Quand les gens venaient pour le relever, il dit : ,Saisissez-moi par la barbe, car si vous me prenez par les bras, je perdrai ma mesure.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 41.)

Nass n° 161

38. Un avare acheta du lait et commença d'en boire. Une souris apparut là-dedans. Il saisit la souris avec les dents et commença de le manger. On lui demanda : ,Pourquoi la manges-tu?' Il répondit : ,Je l'ai payée, pourquoi me ferais-je tort à moi-même?' (Riyāz-el-ḥikāyāt, V, 28.)

Nass n° 335

39. Un homme du peuple de Ḥoms se rendit à un médecin et dit : ,Ma femme a des douleurs au ventre.' Le médecin dit : ,Va-t-en et apporte-moi son urinal.' Alors il s'en alla et revint avec un bol contenant l'urine. Le médecin dit : ,Pourquoi ne l'as-tu pas versée dans un flacon?' L'homme répondit : ,La vulve de ma femme est plus grande que l'ouverture d'un flacon.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 37.)

40. Un chien entra dans une médersa et se mit à ronger un mûrier. Les gens de la médersa cherchèrent un expédient, mais combien qu'ils essayaient de chasser le chien, il ne se laissa pas déranger. Enfin il fermèrent la porte de la médersa et frappèrent le chien rudement avec un gros bâton. Il s'enfuit dans une chambre et s'assit à un coin en aboyant : ,*waq! waq!*' Un étudiant en théologie originaire du Māzāndārān saisit le bâton et entra dans la chambre

en disant : ,Je comprends ce que tu dis. Tu dis que ce mûrier-là est un *waqf* (une fondation pieuse), et cela est bien vrai, mais il est institué comme un *waqf* pour nous autres étudiants seulement, non pas pour toi qui ne sais pas apprendre des leçons.‘ Le chien malheureux s’étant évadé et ayant appris que le mûrier n’était pas un *waqf* pour lui, personne ne le vit dorénavant dans la médersa. (Riyāz-el-ḥikāyāt, XXI, 99.)

41. Un Māzāndārānien qui avait perdu un âne sortit pour le chercher. Il aperçut une cigogne et lui demanda : ,Hein, ma sœur,¹ n’as-tu pas vu mon âne?‘ La cigogne fit tomber la tête, comme font les cigognes, et se mit à claqueter. Le Māzāndārānien dit : ,Ma chère sœur,¹ ne jure pas, je te crois [sans cela].‘ (Riyāz-el-ḥikāyāt, XX. 41; Laṭāif u ḡarāif, p. 39.)

Braden 295

42. Un Māzāndārānien entra dans une chambre à cinq portes. Il dit : Cette chambre-ci doit être très chaude l’hiver, car moi j’ai une chambre à une porte, et lorsque, l’hiver, je ferme cette porte, la chambre devient très chaude; mais cette chambre a cinq portes, elle doit donc être extrêmement chaude [lorsqu’on ferme toutes les portes].‘ (Riyāz-el-ḥikāyāt, XXI, 178.)

Autre version persane dans mes Contes persans, no. 23.

43. On raconte qu’un Māzāndārānien, ayant perdu un ‘abbāsī² dans un bassin plein d’eau, plongeait un bâton dans l’eau pour en tirer la pièce. Un autre Māzāndārānien l’aborda et dit : ,O mon frère, n’as-tu pas entendu dire que jamais chose sèche ne collera à une autre chose sèche?‘ Puis il trempa de salive le bout du bâton et le replongea dans l’eau du bassin pour retirer l’‘abbāsī. (Laṭāif u ḡarāif, p. 72.)

Autre version persane dans mes Contes persans, no. 34; voir la note de ce conte-là.

¹ Litt. ,mon frère‘.

² Petite monnaie, = 4 šāhī ou le cinquième d’un qirān.

44. (Résumé.) Un théologien originaire du Māzāndārān étant en voyage avec un âne chargé de livres, arrive à un village dont les habitants l'avertissent qu'il y a des voleurs dans la route qu'il s'est proposé de suivre, et qu'ils le dépouilleront. Le théologien leur demande, si les voleurs ont des arguments pour agir comme ça, et comme les paysans ne comprennent pas la question, il se met en route. Chemin faisant il est attaqué par les voleurs qui lui ordonnent de descendre de l'âne et d'ôter ses habits. Il demande selon quel argument. Puis un voleur lui assène un coup de bâton sur la nuque, après quoi il descend et, laissant au voleur son âne, ses livres et ses hardes, il retourne nu au village où il raconte sa mésaventure. Les villageois lui ayant demandé, si les voleurs avaient un argument, il répond : ,Ils avaient un argument tellement gros et solide que jamais de la vie je n'en ai vu de semblable.' (Arth. Christensen, Contes persans, no. 33.)

45. Un soir, un savant dans le droit musulman (*faqīh*) lut dans un livre qu'une barbe longue et une petite tête étaient les signes de la sottise. Il prit un miroir et se regarda lui-même [et constata], que sa barbe était longue et sa tête petite. Il dit : ,Demain, lorsque je traiterai cette matière-là d'après ce livre, je serai prostitué.' Comme il ne s'y trouvait pas de ciseaux, il prit sa barbe dans sa main, et la partie de la barbe qui sortait de sa main, il l'approcha d'une lampe afin qu'elle soit consumée par le feu. Mais la barbe prit feu et il brûla sa main et toute sa barbe et, de plus, son visage et sa tête. Après cela il ne sortait pas de sa maison, et il écrivit dans la marge du livre en question : ,Cette assertion est prouvée.' (Riyāz-el-ḥikāyāt, VI, 6.)

La même histoire existe dans les Ḥikāyāt-i-laṭīf, (no. 56) et parmi mes Contes persans (no. 30). Voir les notes que j'ai données p. 94 de ce livre-là.

46. Un homme de Qazvīn avait une vache. Celle-ci voulant un jour boire de l'eau d'un tonneau, elle y resta accrochée par les cornes et ne put se délivrer. Son maître arriva et vit le malheur. Or, il ne voulait pas briser le tonneau qu'il avait acheté il y avait peu de jours. Il ne voulait pas non plus tuer la vache, parce qu'elle

donnait beaucoup de lait. Il envoya chercher alors le doyen du village et lui demanda conseil et assistance. Celui-ci dit : 'Voilà ce qui est très simple.' Il prit une hâche et coupa la tête à la vache, et comme on ne pouvait pas encore dégager la tête du tonneau, il mit en pièces le tonneau, et ainsi le problème avait été résolu de la manière la plus simple. (Leszczyński, Persische Schnurren, no. 42, d'après un manuscrit du Sayyid Dschemalzadeh.)

Il y a encore des contes persans, dans lesquels toute une série de motifs de sottise sont combinés au moyen d'un conte-cadre. Parmi les Persian Tales de M. Lorimer, nous en trouvons trois qui appartiennent à cette catégorie, et dont les contes-cadres respectifs sont connus avec des variations diverses dans le folk-lore des peuples de l'Europe : ce sont les numéros 12, 21 et 25. Le premier (The Story of the Idiot Boy who became king) est l'histoire du sot dont toutes les actions absurdes aboutissent à des résultats heureux. Parmi les motifs dont est composé ce conte, nous en avons mentionné quelques-uns sous les nos. 3 et 9 du mémoire présent. Dans le second (The Story of the Shawl-Weaver and the Seven Spinsters) il s'agit de sept sœurs sottes qui s'acquittent mal de toutes les affaires de ménage dont elles sont chargées. Deux motifs tirés de cette histoire ont été mentionnés sous les nos. 33 et 2. Quant au troisième (The Story of the Country of Fools), le conte-cadre est une variation du type 1384 de la liste de M. Aarne (FFC. III, p. 51); à comparer : Köhler, Klein. Schriften, I, p. 81, 217, 266. Deux motifs qui entrent dans la composition de ce conte se trouvent mentionnés sous les nos. 4 B et 31.

Charvvin VIII 203

Benfey I, 402f

*Christensen
Hbnd, 37.*

47. Quant aux histoires qui courent sur la sottise des habitants de Homs, on a raconté qu'un marchand entra dans la ville de Homs et y entendit un mouezzin qui, en faisant l'appel à la prière, criait : 'J'atteste qu'il n'y a point de Dieu, si ce n'est Dieu, et les gens de Homs attestent que Muḥammad est le prophète de Dieu!'¹

¹ La formule correcte est : 'J'atteste qu'il n'y a pas de Dieu, si ce n'est Dieu, et que Muḥammad est le prophète de Dieu.'

Le marchand entra dans la mosquée pour demander à l'imâm de la mosquée l'explication de cette affaire, et alors il vit l'imâm qui se tenait sur une jambe et faisait sa prière, tenant en l'air l'autre jambe qui était toute crottée. Il dit : ,Louanges à Dieu! j'irai demander [des explications] au cadi de ce district. Or, il vit le cadi qui suivait une bière, sur laquelle était couché un homme qui disait : ,Ô les croyants, je ne suis pas mort, comment pouvez-vous m'enterrer? Mais le cadi dit : ,N'entendez pas ses paroles, enterrez-le.' Le marchand se dit : ,J'irai questionner l'inspecteur du bazar (le *muhtasib*) du district sur cette affaire.' Il le chercha, et on lui dit qu'il se trouvait dans la grande mosquée. Il s'y rendit et vit l'inspecteur du bazar qui vendait du vin à la porte de la mosquée en tenant à la main un coran, sur lequel il jurait : ,Ce vin n'entre pas [dans la mosquée (?)].' Le marchand dit : ,J'irai chercher le Šâiḡ-ul-islâm de cette ville.' Étant arrivé à la maison où demeurait celui-ci, il le trouva dans une situation indécente avec un jeune homme. Le marchand dit : ,Louanges à Dieu! à qui ferai-je alors des questions? On dit : ,Il y a dans cette ville un cadi qui est très ferme dans la foi et très fréquenté.' Il y alla et le vit qui était assis à la place d'honneur dans l'assemblée, et une foule l'entourait; une femme était couchée devant les gens, et un homme était avec elle. Le cadi les regardait très attentivement et disait : ,Faites attention et observez si cela y est, oui ou non.' Puis il y en avait qui disaient : ,Ça y est,' et d'autres disaient : ,Cela n'y est pas.' Le marchand devint de plus en plus étonné, et il dit : ,J'irai questionner le lieutenant de police (*dārūjū*). Puis il vit celui-ci qui était assis quelque part et qui ordonnait de faire couper le membre d'un homme, qui criait : ,Quel crime ai-je commis? pourquoi voulez-vous me faire couper le membre?' Le lieutenant de police dit : ,Tais-toi, c'est dans ton propre intérêt.' Ensuite le marchand se rendit au gouverneur de la province pour porter des plaintes [contre tous ces hommes-là]. Il trouva le gouverneur qui venait d'ordonner de crever l'œil à un homme, et celui-ci criait : ,Pourquoi me faites-vous crever l'œil à moi qui suis innocent?'

plus, si l'on en fait du vin, il a fait pressurer les raisins pour sauvegarder le mieux les intérêts de la fondation. Quant au premier cadî, le cas est ainsi : l'homme qu'on portait sur la bière avait été disparu pendant quelque temps, et sa mort avait été attestée devant le cadî, après quoi le cadî avait fait marier sa femme et avait partagé son héritage. Or, cet homme vient et dit : 'Je suis vivant.' Est-ce que la parole d'un seul homme doit être décisive, vu surtout que cet homme-là est un ayant-droit ? Et un homme dont la mort a été attestée selon la loi, ne serait-il pas enterré avec honneur ?¹ Quant à l'imâm de la mosquée, ayant quitté sa maison pour aller dans la mosquée, il avait marché d'un pied dans la boue ; c'est pour cela qu'il a exclu ce pied impur de la prière,² et qu'il a fait sa prière en se tenant sur un pied.³ Enfin, pour ce qui est du mouezzin, il faut savoir que le mouezzin de cette ville était tombé malade, et comme parmi les musulmans il n'y avait pas d'autre mouezzin qui avait une belle voix, nous avons loué un juif pour faire l'appel à la prière, et, étant juif, il a dit : 'Les gens de cette ville attestent que Muḥammad est le prophète de Dieu.'

¹ Pour ce motif, cf. un conte de la Dharmaparikṣā (Hertel, *Ein altindisches Narrenbuch*, p. 50 sq.), et le Philogelos, no. 22. *Kankōff*, n° 13

² Celui qui prie doit être exempt de toute impureté.

³ A comparer le sottisier de Ĵūḥa-Naṣr-ed-din, Wesselski, no. 103.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



